Bulletin météorologique.

Washington, 8 janvier—Indications pour la Louisiane et le Mississipi. — Temps beau; vent variable.

La construction maritime en 1897.

D'après la statistique du bureau *Veritas*, l'année 1897 a été beaucoup moins brillante que la précédente pour la construction maritime, car les mises à l'eau ne comportent que 1,480,000 tonnes de jauge contre 1,899,673 en 1896 —1,466,685 en 1895, — 1.443,557 en 1894, — 1,206,274 en 1893 — et 1,666,948 en 1892. L'Allemagne toujours jouant en matière navale à la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf n'entre dans ce totale que pour 140,000 tonnes, tandis que l'Angleterre y est pour 1,122 800 tonnes contre 1,323,709 en 1896, — 1,079,479 en 1894 — et 1,261,107 en 1892. Les Etats Unis figurent pour 80,000 tonnes contre 200,-177 en 1896; la France n'a lancé que 43,000 tonnes contre 105,500 en 1896. C'est l'effet de la protection à rebours que l'on accorde à la marine, au commerce, à la finance et à l'industrie. Après la France vient la Hollande pour 24,000 tonnes, — le Danemark pour 17,500, — la Norvège pour 17,500.

Guillaume au bourgmestre de Graudenz.

"Votre ville est en état de soutenir un siège, qui du reste n'arrivera jamais, car votre voisin de l'Est partage toutes mes vues politiques." Telle est la formule que l'empereur Guillaume a employé, l'autre jour, en parlant au bourgmestre de Graudenz,—qui domine la Vistule et où les Français entrèrent en 1807,—afin que ses paroles fussent entendues ailleurs et fissent comprendre au monde que le tsar est d'accord avec lui sur la double question d'Orient. La presse anglaise traite le souverain allemand de journaliste américain à cause de la soudaineté et de la hardiesse de ses manifestations oratoires. Une fois de plus, cette appréciation sera bien méritée; car les choses ne vont pas si vite et si l'accord germano russe flotte dans l'air diplomatique, il n'a pas encore pris de forme. Cet avertissement du reste ne peut viser que l'Angleterre. On peut difficilement être d'accord en Asie et en mésintelligence en Europe. Les intérêts suivent des lois immuables. Au seizième siècle, ce n'étaient que l'Espagne et le Portugal qui luttaient, lorsque le Pape Alexandre VI essaya par sa bulle de les départager, en leur partageant le monde inconnu. Aujourd'hui ce sont tous les peuples civilisés qui se disputent ceux qu'ils croient plus faibles. Abd-el-Kader avait raison de dire: "La terre est une *charogne* et les hommes sont des chacals."

Nous avons sous les yeux un choux-fleur monumental, dont la vue seule est réjouissante pour les gastronomes, dont il ne pourra manquer de flatter le palais. Ce légume vous vient de la maison J. Steckler & Co., du No 518 Gravier, qui débite des graines qui tiennent leur promesses, étant donnée la grosseur de l'échantillon qu'ils nous ont adressé accompagné d'un charmant calendrier.

Le sirop pectoral du Dr Reynaud est excellent pour tout enrouement, toux etc., 35c la bouteille à la pharmacie Villeré 1223-1225 rue Royale, téléphone 1286.

MAJOR H. J. HEARSEY.

Nous apprenons avec plaisir que, se rendant aux désirs des nombreux amis et admirateurs qu'il a su se conquérir parmi nous; aux vœux de tous les vrais patriotes, dont il a souvent inspiré les actes et dirigé la conduite, dans les temps les plus difficiles, le major Henry J. Hearsey a consenti à se présenter comme candidat au poste d'imprimeur officiel de la Convention Constitutionnelle, qui va bientôt se réunir dans notre ville.

L'Abeille est heureuse et fière d'appuyer cette candidature, et elle profite de cette occasion pour rendre publiquement hommage à un homme de talent et de cœur, pour lequel elle professe la plus haute estime, la plus sincère admiration. Jamais citoyen, jamais journaliste n'a eu de plus purs, de plus glorieux antécédents à invoquer. Louisianais de naissance et, surtout, de sentiment, il s'est, dès son début dans la carrière si scabreuse du journalisme, jeté bravement dans le parti du président Jefferson Davis et est devenu un de nos plus ardents sécessionnistes. Quand l'heure de l'action a sonné, il n'a pas hésité à briser sa plume pour prendre l'épée en main. De journaliste qu'il était, il s'est fait soldat et s'est démontré aussi vaillant sur les champs de bataille, qu'il l'avait été, la veille, dans son bureau de rédaction et il ne s'est rendu qu'avec le général Lee, à Appotomatox.

De pareils débuts eussent suffi à remplir toute autre carrière: ils n'ont été que le commencement de la sienne: il nous a été donné de le voir, immédiatement après, la plume à la main, déployer dans le journalisme plus de vigueur, que jamais. C'est lui qui, dédaignant la désastreuse politique de compromis, a le premier poussé le cri de guerre, commencé une politique d'agression contre le noir et fondé le parti des blancs dans le nord de la Louisiane.

Depuis lors, il a été un des plus hardis défenseurs de la Démocratie, un des plus vaillants champions de la race caucasienne. C'est certainement l'un de nos écrivains les plus francs, les plus loyaux, les plus patriotes. C'est un vrai chevalier, un preux des anciens temps, un de ces journalistes comme on n'en voit plus que trop rarement de nos jours.

L'*Abeille* serait heureuse de le voir occuper ce poste qu'honoreront ses trente ans de travaux et de dévouement à la cause de la démocratie et de la population blanche.

PENSÉES

Hélas! aux gens heureux la plainte est importune.

La vie est un combat dont la palme est aux cieux.

Nous demandons au ciel ce qu'il nous fait le moins.

Le chemin est toujours ouvert au repentir.

Qu'une âme généreuse est facile à séduire!

L'ignorance toujours est prête à s'admirer.

User fait le bonheur; abuser le détruit.

PATRIA.

IV

Mais si le mot «Patrie» est plus auguste et plus noble, plus sacré avons-nous dit, que tous ses quasi-synonymes, et si les mots région, contrée et pays sont à peine ses arrière-cousins ou de douteux parents aux relations peu intimes et aux sentiments généralement peu affectueux, pourquoi?

L'origine ou l'étymologie du mot nous en donnera peut-être la raison.

Cette origine, où la trouvons-nous, ancienne assurément et de haute noblesse?

Dans la magnifique langue grecque qu'ont parlée tant de génies illustres et tant de poètes immortels, qui fut la langue admirable de la plus belle civilisation de l'antiquité, qui vit encore, bien qu'on la dise morte, dans les langues modernes de ceux qui n'ont point été des barbares du Nord quand la Grèce rayonnait dans toute la poésie de son incomparable beauté.

La «Patrie», en grec n'est pas l'«agros» ou le sol seulement, mais encore et surtout «patra» ou «patria», et il n'est pas nécessaire d'être profondément versé dans la langue d'Homère et de Sophocle pour voir l'intimité qui existe entre le mot «pater» qui signifie «père» et le mot «patria» qui signifie patrie. Ces deux mots sont de même famille. L'un a engendré l'autre, et pourque l'intimité soit plus grande entre eux, le mot «patria», bien qu'ayant son origine dans le «pater» ou le père, est fiminin en grec. Les Gaulois, eux, nommaient leur patrie «matrie».

Les Gaulois n'ont pas été barbares.

Si l'on cherchait bien dans les origines de l'Italie et de ses peuples primitifs, les Osques, les Etrusques, les Samnites, les Latins et les autres, d'où Rome est sortie dans toute la grandeur de sa civilisation et de sa puissance, avec une langue presque aussi belle que la langue grecque elle même, on verrait que Rome elle-même, dans laquelle les écoliers nevoient que Romulus, Rémus et quelques centaines de voleurs, de loups et de fils de louve—Lupa—est fille de la Grèce. Est-ce que l'Italie, gauloise par le Nord, n'est pas grecque dans tout le reste de sa péninsule et dans sa Trinacrie?

C'est pourquoi, sans doute, la patrie des Romains, de ceux qui devinrent les maîtres du monde, fut, avec des caractères nouveaux qui n'en dénaturerent pas le sentiment, la «Patria» des Grecs. Et les Italiens modernes, ayant encore Rome pour capitale, sans toutefois être les maîtres du monde, ont conservé le grand et glorieux mot de leurs aïeux. Quant au Vatican romain, bien que parlant la langue latine, il sait bien que le mot Christos est grec.

La France, elle aussi, avec son admirable langue que les Athéniens auraient trouvée aussi belle que la leur et dans laquelle les Romains se seraient étonnés de voir autant de grandeur et plus de générosité que dans celle des consuls, eux-mêmes, a l'auguste vocable de la Grèce et de Rome; et ce n'est pas aux races et aux peuples du Nord qu'elle se rattache par les origines, par le caractère, par les mœurs, par l'esprit et par la langue.

La France procède de la civilisation qui eut la Méditerranée pour berceau, et il y a toujours eu du soleil, de la lumière, un ciel bleu, des fleurs, des parfums, des chants, de la croyance, de l'enthousiasme, de l'amour, une incomparable beauté et toutes les poésies de la terre privilégiée et bénie sur les bords de cette Méditerranée où la civilisation antique paraît encore splendide à côté de la civilisation chrétienne.

V

Oui, la France est une véritable patrie, une patrie grande et belle, une patrie que l'on doit aimer sans réserve et dont on peut se glorifier partout.

Elle a assez de noblesse et assez de cœur pour tous ses enfants, grands et pettis, et vous savez bien que son patriotisme ne la dispense pas de cordialité, d'amitié etde générosité envers les autres.

Ses erreurs et ses fautes ne viennent jamais de l'égoïsme, et si elle est parfois châtiée et éprouvée, c'est pour avoir trop aimé.

Mais qu'est donc en réalité la patrie, celle que nous avons trouvée dans la «patria» des Grecs et des Romains, celle qui a pour origine ou pour étymologie le mot «pater» ou père, et qui n'est vraiment que la famille agrandie, solidaire, travaillant dans tous ses membres, possédant une même âme et un même esprit, ayant un passé commun, vivant dans un présent de même honneur, se perpétuant et grandissant dans des générations de fils qui augmenteront encore pour eux et pour les autres, dans un progrès civilisateur et constant, le bien ou l'héritage des générations qui les ont précédés dans la vie et dont l'âme ne peut pas plus mourir que le souvenir?

Oui, la patria, avec une âme bien vivante, avec un esprit supérieur qui est une lumière, avec une conscience dans laquelle il y a autant de justice que d'amour, de raison que de tendresse, est la terre des pères, des mères, des aïeux, des ancêtres, de ceux qui ont été, de ceux qui sont et de ceux qui seront. A ce seul titre, si elle n'en avait pas d'autres, elle serait suffisamment sacrée: et si vous ne voyiez pas en elle un être moral ayant toutes les admirables facultés de la pensée, de la volonté, de l'action et du bien, vous seriez certainement dans l'aveuglement ou le matérialisme de ceux qu'il faut plaindre

Cette patrie que vous avez faite vous-mêmes, qui est votre création ou votre œuvre, est quelquefois une magnifique création ou une admirable genèse, si elle n'avait pas l'éclat d'une grande patrie étant humble et modeste à vos côtés glorieux, elle serait encore respectable et sacrée. Ce ne sont pas toujours, du reste, les patries les plus apparemment glorieuses, avec un empereur au sommet, qui sont les plus réellement grandes et qui valent le mieux.

Mais quelle œuvre qu'une belle et vraiment glorieuse patrie, et que de richesses, de trésors et de vertus ne sont point en elle!

Lisez son histoire et sa vie, voyez comme elle a été faite avec le temps, et dispensez-vous d'admirer et de respecter, si vous pouvez. Raillez si vous en avez le courage, et jetez au vent, dans un athéisme d'homme sans Dieu, sans croyance, sans famille, sans langue aimée, pas même celle de votre père qui fut un héros, pas même celle votre mère qui fut une sainte, ce vieux préjugé ridicule et suranné qui a été la Grèce d'Athènes, qui a été la Rome du Capitole, qui peut être aujourd'hui la France et qui s'appelle la patrie.

Mais cette histoire est merveilleuse.

Elle dit des siècles de travail, d'efforts, de patience, d'intelligence, de volonté, de courage, d'épreuves, de luttes, de sacrifice, d'héroïsme, d'amour, de foi jamais lassée, d'espérance toujours vivante et grandissante, de conquêtes intellectuelles et morales par lesquelles l'homme a pu monter plus haut dans la vérité, dans la liberté, dans la dignité, dans l'honneur et dans la justice.

Et si vous trouviez que cette histoire n'est pas belle et que la patrie est une idée étroite, on vous demanderait, sans parler d'Athènes et de Rome, ce qu'aurait été la civilisation de nos temps modernes sans la patrie française et sans la grande et généreuse Révolution qui porte le nom de la France.

Est-ce que cette Révolution fut l'œuvre de l'égoïsme?

VI

La patrie de la famille des frères, des amis, d'un même esprit, d'une même langue et d'une même destinée dans une protection qui doit être la même pour tous, car sa défaite est dans le mains de tous, est un atelier de travail pour tous ceux qui portent son nom et doivent être son honneur.

Elle est une école de droits, de devoirs et de vertus.

L'homme, sociable et né pour la famille, n'a pas été créé, pour vagabonder, pour travailler ici et là, pour ne s'arrêter nulle part et pour courir sans cesse. C'est un être sédentaire. Il appartient à un point quelconque de la terre ou de la glèbe, à la maison, à la bourgade, à la ville, à la cité, à la région de sa race et de sa langue, à sa patrie. Tout cela, dans une société supérieure et ordonnée, et répondant aux besoins de l'homme et de la famille, est l'atelier absolument nécessaire sans lequel il n'y aurait plus ni travail ni travailleurs, partant nulle société, nulle œuvre, nulle civilisation. Car tout atelier humain a ses limites, et Dieu est le seul ouvrier auquel appartienne l'atelier universel et illimité.

Quant à ne faire aucune différence entre les divers ateliers où travaillent les différents peuples, cela ne se comprend pas et n'est point raisonnable.

Vous ne pouvez point les confondre. Les uns ne vous appartiennent pas, vous sont étrangers, parlent une langue que vous ne connaissez pas, ont des goûts et des sentiments qui ne sont pas les vôtres, où vous devez vous trouver isolé, seul, perdu, sans amitié ni sympathie, haï même. Mais le vôtre, celui où vos pères ont travaillé, où vous êtes né, où vous avez fait votre apprentissage, où sont vos affections et vos intérêts, où vous chantez la chanson de votre esprit et de votre cœur, où la femme est tendre, où les enfants jouent et grandissent, où vous êtes grand vous-même dans la grandeur de la France et glorieux dans sa gloire, vous l'aimez et vous devez l'aimer. Et vous l'embellissez et l'enrichissez. Vous voulez qu'il soit le premier parmi tous et le plus honoré. Vous en avez le légitime orgueil. Et si cet atelier de votre intelligence, de vos familles et de vos œuvres, dont vous êtes une part intéressée et responsable, qui contient le bien-être et l'honneur des vôtres, qui porte votre nom et sur lequel flotte, comme symbole de fidélité, le drapeau qu'on ne trahit pas sans crime, était menacé ou insulté, vous sauriez bien le défendre ou le venger.

N'est-il pas la patrie?

Et ne contient-il que des richesses matérielles qui tentent les barbares, comme au temps des migrations armées ou des invasions qui ne se justifient que par le vol et le pillage?

Après la formation des nations et des peuples, quand les origines, les mœurs, les intérêts, les sentiments, les lois, les langues et l'histoire ont déterminé les individualités et les frontières, est-ce que le droit d'invasion et de conquête en est encore un, et si la force doit primer le droit, faut-il croire à la fin de la barbarie?

A la fin du XIXe siècle, pour ne pas dire au XXe, si la conquête est un droit, c'est par l'intelligence, par la science, par la transmission des pensées et des découvertes, par l'échange des produits et des richesses, par les relations et par le commerce, mais sans armes. L'arme est brutale et ce n'est point elle qui fait la justice.

Mais avec la paix, les relations de pensées, les relations commerciales, les rapports entre peuples et les étrangers entre nations, un sentiment plus chrétien et plus généreux de civilisation parmi les hommes, est-ce que la «Patrie» disparait et doit disparaître; et si elle n'avait plus d'armées, plus de soldats et de canons, croyez-vous qu'elle perdrait son nom de famille, son nom de baptême et son nom de noblesse?

J. GENTIL.

Echos de Partout.

Saint-Siège.

Les négociations entamées entre la Serbie et le Saint-Siège pour la conclusion d'un concordat qui assure aux catholiques serbes leur propre hiérarchie sont désormais en bonne voie. On assure, en effet, que, pour aplanir les dernières difficultés et signer l'acte concordataire, le Saint-Siège va envoyer à Belgrade, en qualité de délégué extraordinaire, le R. P. Jean Ruinère, franciscain de la province de Bosnie.

Bulgarie.

La fête d'inauguration du mausolée, élevé à la mémoire du prince Alexandre de Bulgarie (ou de Battenberg) par les soins du prince Ferdinand, sera célébrée dans le courant de ce mois, à Sofia, en présence du prince Louis de Battenberg; elle avait été retardée jusqu'ici, par suite de l'impossibilité où se trouvait le prince Louis de se rendre à Sofia.

Egypte.

La propagande féministe va-t-elle exercer ses effets jusque sur l'immuable Orient, pénétrer dans l'intimité des sérails et le sanctuaire des zenaras? Au moment où se fondait à Paris la *Fronde*, on préparait à Alexandrie la publication d'une revue égyptienne éditée en langue arabe, dirigée par une poétesse et consacrée à l'éducation et à la culture du beau sexe.

Cette revue, placée sous le haut patronage de la khediva mère, contiendra des articles sur les devoirs de la mère et de l'épouse, des conseils d'hygiène et de médecine pratique, des appréciations littéraires, des récits de voyages, des essais de critique historique et politique, et enfin l'indispensable courrier des modes européennes.

Afrique occidentale.

Il faut joindre aux documents de polémique produits au fur et à mesure de la campagne contre la compagnie du Niger, une correspondance de Liverpool que publie le *Pall Mall Gazette* pour hâter la révocation de la Charte de cette compagnie et dont voici le résumé:

Notre chambre de commerce a exposé à M. Chamberlain, ministre des colonies, que la compagnie du Niger prétend avoir le monopole exclusif du commerce dans le pays ilorin, que les commerçants de Lagos se plaignent de se voir frustrés ainsi de leurs relations commerciales avec le hinterland de la colonie.

La compagnie du Niger empêche en effet les caravane des Ilorins de pénétrer dans le Lagos.

M. Chamberlain a répondu que l'affaire est, en ce moment, l'objet d'une étude sérieuse du ministère des colonies.

La campagne récente de la compagnie contre les masses profondes d'Ilorins, campagne dans laquelle elle n'a eu que trois hommes blessés, était absolument ridicule et injustifiée,—sauf pour raisons commerciales.

Allemagne.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* confirme que le Landtag prussien est convoqué pour le 11 janvier. Parmi les importants projets de loi dont cette assemblée aura à s'occuper pendant la prochaine session, se trouve une demande de crédit de 100 millions, destinés à favoriser la colonisation dans les provinces de Posen et de la Prusse occidentale.

Société de Notre Dame de Prompt Secours.

Souvent, il nous est arrivé de faire appel ici à la générosité du public en faveur de cette très méritante société dont l'utilité, dont la bienfaisance sont connues.

C'est avec fierté que les dames qui font partie de cette société viennent aujourd'hui dire à ce public qui ne leur a jamais marchandé son appui, la disposition qu'elles ont faite du produit de plusieurs fêtes qu'elles ont données au cours de l'année qui a pris fin, il y a huit jours à peine.

Voici la liste des articles distribués: Coton, 1387 yardes; calico, 2335 yardes; flanuelle, 176 1|2 yardes; flanelle canton, 114 3|4 yardes; drap de lit, 174 1|2 yardes; couvertures, 18 pièces; linon pour première communion, 312 yardes; fil, 60 bobines; boutons, 12 douzaines; manteaux, 1 douzaine; pantalons de première communion, 6; bas, 7 paires; livres de prières, 8; chapelets de première communion, 8; brassards, 3; couronnes de première communion, 6; cierges, 7; chaussures, 8 paires; voiles, 6; chemises de dessous, 2; paletots, 2; charbon, 425 barils.

On ne comprend pas mieux la charité que ces dames: on ne l'exerce pas plus judicieusement. Elles semblent jalouses de cacher leurs bienfaits: et nous imaginons qu'elles ont dû se violenter pour livrer à la publicité la liste qu'on a lue plus haut: mais nous apprécions le sentiment qui les y a poussées.

Si ces pieuses femmes ne sont pas revêtues d'un ministère apostolique, elles en agissent de même. Elles s'absorbent bien réellement, bien complètement dans la mission choisie, et n'ont qu'une aspiration: celle de faire honneur à cette œuvre de bienfaisance au succès de laquelle elles co-opèrent toutes si largement.

Sur le livre d'or de la charité, comme dans bien des cœurs sont burinés les noms de Mme C. J. Meyer, présidente de la société; Mme P. E. Archinard, 1ère vice-présidente; Mme S. C. Chalaron, 2me vice-président; Mme Eusèbe Bouny, secrétaire et trésorière.

Confondre l'enfance et la vieillesse dans un même amour est un grand bonheur, le seul bonheur auquel se puisse rattacher l'âme véritablement chrétienne; l'unique linceul où ces nobles femmes pourront s'endormir heureuses et souriantes quand sonnera pour elles l'heure d'aller à Dieu.

NOTRE GRAVURE.

Le Château de Maintenon.

La célébrité de la jolie petite ville de Maintenon, située non loin de Chartres, au confluent de l'Eure et de la Voise, date du jour où Louis XIV acheta le château pour Françoise d'Aubigné. Ce château, et construit au quinzième siècle par Jean Cottereau, trésorier des finances, était alors la propriété du marquis de Villeroi. Lorsque Mme de Maintenon maria sa nièce au duc d'Ayen, fils du maréchal de Noailles, elle lui fit don de sa terre, qui depuis lors n'a pas cessé d'appartenir à la famille de Noailles. L'aspect du vieux château a été quelque peu modifié par les réparations successives qu'il eut à subir; il a conservé cependant les caractères de son ancienne origine. Il est environné de larges et profonds fossés, d'eaux vives, alimentés par l'Eure et par la Voise. Le parc est de toute beauté.

Galurin, qui jouit d'ailleurs d'une excellente santé, n'aime pas les remèdes. Il prétend que ce sont tous des poisons.

—Tenez, disait-il hier à un ami, avez-vous lu dans les journaux l'histoire de ce pauvre cheval de fiacre qui a eu l'imprudence de vouloir entrer dans une pharmacie?

—Oui; eh bien

—Eh bien, ça ne lui a pas réussi: il a été tué net!

"Monsieur Pierre,

"Me voici à Paris.

"Votre bonne mère m'a protégée même alors qu'elle n'était plus.

"Grâce à elle, je suis entrée dans une maison où on me traite avec douceur.

"Vous la connaissez bien.

"On y parle souvent de vous.

"C'est chez l'ancienne amie de votre bonne mère, madame Caroline Ramel.

"Quelle différence avec Landeven et le paisible manoir de Kerdaniel!

"D'abord, j'ai cru que je ne pourrais jamais m'habituer, malgré les complaisances dont on m'entoure.

"Paris est si bruyant, si agité, si nouveau pour moi, que j'étais comme perdue dans une foule où je ne connaissais que deux ou trois visages.

"Puis je me suis fait une raison.

"J'ai essayé de me rendre compte, de voir et de comprendre.

"Et en quelques jours j'y suis parvenue plus vite que je ne pensais et madame Ramel un matin m'a dit:

"—Eh bien! ça va mon enfant; on se dépouille, et même très bien!

"Elle m'a donné une foule de vieilles affaires à elle pour monter mon petit ménage, bien simple, allez, mais où je me trouve heureuse quand je rentre, ma journée finie, parce qu'alors je peux penser à tous ceux que j'ai aimés, et leur écrire, comme ce soir, par exemple, maintenant que je cause avec vous!

"Mais de si loin!

"Si vous saviez comme j'attends de vos nouvelles avec impatience!

"Il faut que je vous conte une de mes hardiesses!

"Il y a quelques jours j'ai été envoyée au faubourg Saint-Germain, avec une des premières pour porter un modèle à une grande dame.

"Elle s'appelle la marquise de Bordes.

"C'est une des plus fidèles clientes de la maison.

"Je crois bien que Mme Ramel — nous disons la patronne— voulait me ménager une petite promenade.

"Il faisait un temps superbe.

"Je portais le carton.

"Mademoiselle Alexandrine est entrée toute seule dans les appartement de l'hôtel de Bordes.

"Que c'est beau, mon ami!

"Voulez vous que je vous me donne ce nom?

"Cela me rappelera nos temps d'autrefois, quand vous donniez des leçons de français!

"Quelle belle cour entourée de bâtiments superbes, couverts de roses et de plantes grimpantes!

"Je suis restée dans le vestibule, assise sur une banquette.

"Il y avait auprès de moi un gros domestique jovial qui m'a tenu conversation tout le temps.

"Je n'ai pu m'empêcher de dire:

—Comme c'est magnifique chez vous!

"Il s'est mis à rire et m'a repondu:

"Eh! eh! pour un petit trottin, vous n'êtes pas dégoutée. Ça n'est pas trop mal, en effet.

"Il à ajouté, en allongeant ses gros doigts sous mon menton:

"—Vous n'êtes pas trop mal non plus, vous! Et qui sait, vous en aurez peut-être autant dans quelques années.

"Je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire, sinon qu'il se moquait de moi.

"Mais il n'avait pas l'air méchant, au contraire.

"La première est redescendue et nous sommes parties.

"En passant au boulevard Saint-Germain, nous nous sommes trouvées devant de grands bâtiments sur lesquels j'ai lu:

"Ministère de la Guerre".

"Une idée m'est venue.

"Je me suis dit:

"—Je pourrais peut-être avoir quelques renseignements.

"Et je suppliai mademoiselle Alexandrine de venir avec moi.

"Nous nous sommes adressées au concierge et je lui ai demandé où on pouvait avoir des nouvelles d'un officier du Tonkin.

"Il nous a indiqué un bureau que nous avons trouvé avec beaucoup de peine.

"Je tremblais comme une feuille en y entrant, mais je suis sortie bien heureuse.

"Et pourtant je pleurais.

"Mais c'était de joie.

"Vous viviez, cher monsieur Pierre!

"Quel bonheur pour une autre, si elle avait pu le savoir, elle aussi!

"Et maintenant j'espère!

"Il me semble que vous revenez à la santé, que tout est fini.

"Aussi je travaille avec plus de courage et d'ardeur.

"Ma vie est bien tranquille, allez!

"Le matin, je quitte ma chambrette, sous les toits d'où je vois un beau jardin plein d'arbes et d'oiseaux et je vais au magasin.

"Là, je chiffonne, je couds, je fais des nœuds avec des rubans, je tortille des fleurs.

"Voulez vous que je vous dise!

"Je ne trouve pas que ce soit difficile.

"Ce n'est pas comme une robe à tailler, à ajuster, ou un corset par exemple.

"Il suffit d'avoir un peu de goût.

"Il me semble, qu'on doit naitre modiste ou qu'on ne le sera jamais.

"La patronne vient me voir de temps en temps, regarde mon ouvrage et me donne elle-même des conseils.

"Je la crois contente de mes progrès; peut être aussi est-ce qu'elle est très indulgente.

"Toutefois, j'espère que j'arriverai à la satisfaire, et je le lui dois biens, car sans elle, que serais-je devenu?

"Mes camarades sont aussi très obligeantes, pas toutes, car il y en a qui sont jalouses, et je le vois bien à quelques mots qu'on chuchote et à certains regards....

"Mais je ferai mon possible pour que ça se passe.

"Vous avez bien connu Guirec Kercaven, le pêcheur.

"Il est parti pour Paris en même temps que moi et le voilà, lui aussi, chez madame Ramel.

"On en est très content.

"C'est un garçon honnête, laborieux et dévoué.

"Nous ne nous parlons guère, mais il trouve moyen de me faire entendre d'un coup d'œil quand il est à sa besogne, qu'il n'est pas loin et que j'ai un ami.

"Quelquefois aussi, quand il peut, il fait quelques pas avec moi, le soir.

A continuer.

Mrs Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty five cents a bottle.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

SOUHAITS

—DU—

JOUR DE L'AN.

I

Aujourd'hui, je suis allé flâner sur les boulevards, en quête d'un jouet convenable et point trop cher pour les étrennes du fils de mon chef,—un jeune moutard de cinq ans qui, au dire de sa famille, donne déjà les preuves d'un esprit extraordinairement précoce et absolument hors de pair;—c'est toujours l'histoire du hibou de La Fontaine:

Mes petits son mignons,
Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons.

Tout en piétinant dans la boue sous la pluie, le long des petites boutiques impsovisées qui encombrent le boulevard, je remarquais combien, dans ces étalages destinés à séduire les donneurs de cadeaux à bon marché, la part faite aux jouets d'enfants est de plus en plus restreinte. Marchands de parfumerie, fabricants de cartes de visite à la minute, inventeurs de cachets en nickel inaltérable, libraires détaillant des photographies au rabais, il y a de tout, même un monsieur planté devant un tableau noir et qui vend une recette pour faire des calculs à la vapeur. De loin en loin seulement apparait une modeste échoppe, où des poupées et des polichinelles se balancent mélancoliquement entre deux lampes à pétrole. Dans les grands magasins, le jouet devient de plus en plus une chose compliquée, luxueuse et quasi-scientifique; dans les petites boutiques populaires, il se raréfie et disparait. On dirait que les enfants d'aujourd'hui ne s'amusent plus.

Après bien des hésitations et des recherches infructueuses, j'ai fait choix d'un théâtre de dimensions honnêtes, avec un fronton en cartonnage sur lequel on lit "Opéra" écrit en lettres d'or; deux décors de rechange, une forêt et un salon; plus douze marionnettes tout habillées et pendues à un fil de laiton.

J'étais fier de mon emplette: je me souvenais du temps heureux et lointain où le cadeau d'un théâtre, au 1er janvier, m'avait procuré une de ces surprises joyeuses qui éclairent toute une